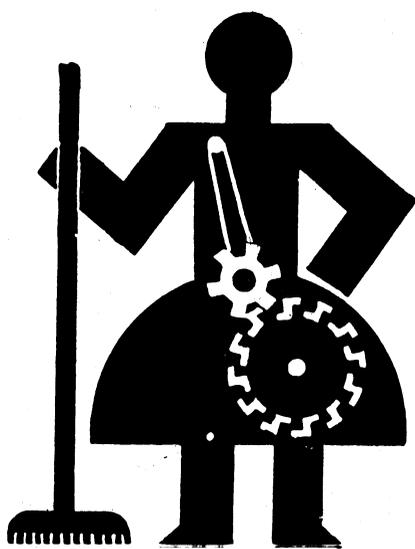




Ruth  
Schwartz-  
Cowan.

## La révolution industrielle, la femme et l'économie domestique

LA "REVOLUTION INDUSTRIELLE" DANS LES FOYERS :  
Technologie ménagère et changements sociaux au 20<sup>e</sup> siècle  
par Ruth Schwartz Cowan (traduction Doris Leblond).



Lorsque l'on songe à l'influence que la technologie et la société ont réciproquement exercé l'une sur l'autre, l'on a tendance à penser en termes grandioses : énormes ordinateurs envahissant les lieux de travail, lignes de chemin de fer traversant des immensités désertiques, armées de femmes et d'enfants peinant à l'usine. Ces visions nous ont empêché de percevoir une révolution technologique assez particulière qui se déroulait sous notre nez, celle qui a eu lieu dans la maison et qui a transformé notre vie de tous les jours d'une manière quelque peu inattendue. L'industrialisation de la maison s'est déroulée selon un processus très différent de celui des autres moyens de production et son impact n'a été ni celui que l'on a voulu nous faire croire ni celui que les historiens des autres révolutions industrielles auraient eu tendance à prédire.

Les sociologues de l'école fonctionnaliste ont donné il y a quelques années une explication de l'impact exercé par la technologie industrielle sur la famille moderne. Bien qu'elle n'ait pas été vérifiée empiriquement, cette explication est maintenant universellement acceptée et l'on peut, à peu de chose près, en résumer ainsi les principes :

Avant l'ère industrielle, la famille constituait l'unité sociale de base. La plupart des familles étaient rurales, nombreuses et vivaient en autarcie, produisant et fabriquant presque tout ce dont elles avaient besoin pour elles-mêmes ou bien pour vendre sur le marché. Elles accomplissaient, en même temps, une foule d'autres fonctions qui allaient de la protection mutuelle à l'organisation des loisirs. Dans ces familles pré-industrielles, les femmes (c'est-à-dire les femmes adultes) avaient fort à faire et consacraient le plus clair de leur temps aux tâches ménagères. A l'ère industrielle, la famille a beaucoup moins d'importance et n'est plus le centre de production : l'on produit ailleurs ce que l'on vend sur le marché et ce que l'on produit pour vivre. Les familles sont moins nombreuses et sont urbaines plutôt que rurales. Le nombre des fonctions sociales qu'elles accomplissent s'est considérablement réduit, se limitant pratiquement à la consommation, à la socialisation des jeunes enfants et à la conduite des rapports inter-familiaux. A mesure que diminuaient leurs fonctions, les liens sociaux qui les unissaient se relâchaient. Dans ces familles post-industrielles, les femmes ont très peu à faire et les tâches qu'elles accomplissent pour meubler leur temps ont perdu leur utilité sociale de jadis. La femme moderne est mal dans sa peau parce que, selon l'analyse, la famille moderne se porte mal ; et elle se porte mal parce que la technologie industrielle a soit éliminée soit facilitée la plupart des fonctions qui étaient les siennes antérieurement alors que les idéologies modernes n'ont pas suivi ces changements. Les résultats de ces décalages sont divers, certaines femmes s'interrogeant avec angoisse sur leur rôle, d'autres se retrouvant en instance de divorce, certaines envahissent le marché du travail tandis que d'autres encore se prennent à brûler leur soutien-gorge en réclamant leur libération.

Cette analyse sociologique constitue un édifice culturel d'une portée considérable. De nombreux Américains estiment qu'elle est fondée et réagissent en conséquence : certains espèrent ressouder la famille en réapprenant des gestes productifs perdus - fabriquer du pain, faire un jardin potager ; d'autres réduisent le mouvement de libération de la femme "à des élucubrations de bourgeoises qui n'ont rien d'autre à faire." Pour disparaître qu'elles paraissent, de telles réactions ont une source idéologique commune - il s'agit de l'analyse sociologique normale des conséquences de l'évolution technologique sur la vie familiale. Cette approche fonctionnaliste constitue une théorie valable, mais ne repose à ce jour que sur des preuves assez faibles. L'histoire de la famille est une discipline

Dessin de Francis Bernard, membre de "l'Union des Artistes modernes".  
Extrait de la revue : "l'Art ménager"  
septembre 1934.

très récente et les preuves produites ces dernières années ne suffisent pas à étayer l'opinion communément acceptée (1). Philippe Ariès a indiqué, par exemple, qu'en France la famille peu nombreuse était un idéal qui existait un siècle avant l'ère industrielle (3). Se référant à des documents appartenant à des familles françaises et anglaises, les historiens démographes ont été très étonnés de constater que la plupart des familles étaient assez petites et que les différentes générations ne vivaient pas d'habitude ensemble. La grande famille qui était supposée être la règle dans les sociétés pré-industrielles, n'existait pas non plus dans la Nouvelle-Angleterre coloniale (4). Les familles rurales d'Angleterre employaient très fréquemment des domestiques et même de très petits villages anglais avaient leurs bouchers et leurs boulangers ce qui devait nécessairement alléger les tâches des ménagères (5). A l'époque pré-industrielle, celles-ci avaient sans doute fort à faire, mais l'on peut se demander si elles étaient aussi surmenées que voudraient nous le faire croire les thèses orthodoxes de la sociologie. La famille rurale nombreuse qui se suffisait à elle-même dans la vaste prairie n'existait peut-être que dans la prairie... ou bien n'existait pas du tout (sauf, bien sûr, dans l'esprit des sociologues). Même si toutes les preuves empiriques devaient concorder avec la théorie fonctionnaliste, celle-ci ne reposerait guère sur des bases très solides car dépourvues de logique. Tenter de comparer une famille moyenne d'agriculteurs de 1750 (à supporter que l'on puisse s'en faire une idée) avec une famille moyenne de citadins de 1950 afin de découvrir les changements sociaux importants qui ont eu lieu revient à comparer des pommes et des oranges ; la différence entre les fruits ne provient probablement nullement de leur différente évolution. En l'espèce, ce que nous devons vraiment rechercher c'est la différence, par exemple, entre une famille d'ouvriers de la ville vivant en 1750 et une famille d'ouvriers vivant dans une ville 100 et puis 200 ans plus tard, ou bien la différence entre la petite bourgeoisie rurale au cours des trois derniers siècles, ou la différence entre les riches habitants des villes d'hier et d'aujourd'hui. Dans chacun de ces cas, les analyses paraîtront bien différentes de ce qu'on nous a laissé entendre. On pourrait ainsi découvrir qu'en ce qui concerne la famille ouvrière citadine les changements sont à l'opposé du modèle présenté ; à savoir, que la structure familiale est beaucoup plus solide de nos jours qu'au cours des siècles passés. De même, en ce qui concerne la petite bourgeoisie rurale, les résultats pourraient être aussi surprenants. On pourrait ainsi découvrir que les femmes mariées de cette classe sociale s'adonnaient rarement en 1890 aux tâches ménagères car elles avaient des filles de ferme comme servantes, alors qu'en 1950 il leur fallait assumer toutes ces tâches domestiques elles-mêmes. Je pourrais continuer ainsi, mais je pense que l'on a compris où je voulais en venir : pour vérifier la théorie fonctionnaliste, il est nécessaire d'en savoir davantage sur les conséquences de l'industrialisation sur des familles de classes sociales et de régions géographiques comparables.

Dans cette optique, j'ai délibérément circonscrit le champ de cette étude initiale à un seul type de changement technologique ayant exercé son impact sur un seul aspect de la vie familiale à l'intérieur d'une seule des nombreuses classes sociales qui auraient pu être considérées. Qu'arrive-t-il à une Américaine appartenant à la moyenne bourgeoisie, me suis-je demandé, lorsque les instruments dont elle se sert tous les jours pour ses tâches ménagères changent ? Ces modifications technologiques de l'équipement ménager ont-elles un effet sur la structure des foyers américains, ou sur les idéologies qui régissent le comportement des femmes américaines, ou sur les fonctions que les familles sont tenues d'accomplir ? La définition d'une femme américaine de la moyenne bourgeoisie est celle d'une lectrice - effective ou potentielle - des magazines féminins du haut de gamme comme *Ladies' Home Journal*, *American Home*, *Parents' Magazine*,

---

1 - Pour des remarques classiques sur les idées type, voir W.F. Ogburn et M.F. Nimkoff, *Technology and the Changing Family* (Cambridge, Mass., 1955) ; Robert F. Winch, *The Modern Family* (New York, 1952) ; et William J. Goode, *The Family* (Englewood Cliffs, N.J., 1964).

2 - Cette opinion est celle de Peter Laslett dans "The Comparative History of Household and Family," paru dans *The American Family in Social Historical Perspective*, ed. Michael Gordon (New York, 1973) pp. 28-29.

3 - Philippe Ariès, *Des Siècles d'Enfance : Une Histoire Sociale de la vie Familiale*.

4 - Voir Laslett, pp. 20-24 ; et Philip J. Greven, "Family Structure in Seventeenth Century Andover, Massachusetts", *William and Mary Quarterly* 23 (1966) ; 234-56.

5 - Peter Laslett, *The World We Have Lost* (New York, 1965)

*Good Housekeeping et McCall's* (6). Des articles (n'entrant pas dans la catégorie fiction) et des annonces parues dans ces revues ont servi d'indicateurs des changements technologiques et sociaux intervenus.

Le *Ladies' Home Journal* paraît sans interruption depuis 1886. Un examen rapide des rubriques autres que celles de fiction parues dans le *Journal* fait aussitôt apparaître que les changements les plus draconiens intervenus dans le domaine des tâches ménagères ont eu lieu au cours des dix années situées entre la fin de la Première Guerre mondiale et le début de la dépression, impression confortée par les données statistiques. Ainsi, avant 1918, l'on pouvait encore voir des illustrations de foyers éclairés au gaz ; ce mode d'éclairage avait disparu en 1928. En 1917, un quart seulement (24,3 pour cent) des habitations aux Etats-Unis étaient électrifiées, mais ce chiffre avait doublé en 1920 (47,4 pour cent pour les habitations rurales bourgeoises et les habitations urbaines), et atteint les quatre-cinquièmes en 1930 (7). Si l'électrification avait simplement signifié que l'on était passé des lampes à gaz ou à pétrole aux lampes électriques, les tâches de la ménagère n'auraient pas subi de modifications sensibles (sauf à supprimer la routine du nettoyage et du remplissage des lampes à pétrole) ; mais le changement dans l'éclairage ne constitue qu'un des aspects de la révolution électrique. Le petit appareillage électrique a vite suivi augurant de changements bien plus profonds dans la vie d'une ménagère.

Le repassage a toujours été, par exemple, l'une des corvées ménagères les plus pénibles surtout lorsqu'il faisait chaud et que la cuisinière devait rester allumée une bonne partie de la journée ; les fers à repasser étaient lourds et il fallait souvent les remettre à chauffer. Les fers électriques ont, en grande partie, allégé ce fardeau (8). Ils coûtaient relativement peu cher et ont rapidement remplacé leurs prédécesseurs. La publicité pour les fers à repasser électriques a commencé à apparaître dans les journaux féminins après la guerre, et vers la fin des années 20 le vieux fer avait disparu. Une enquête menée en 1929 sur 100 ouvrières de chez Ford révélait qu'elles étaient 98 à posséder les nouveaux fers électriques (9). Il est plus difficile d'avoir des renseignements sur la diffusion des machines à laver électriques mais la publicité dans les magazines, particulièrement celle vantant les mérites des savons pour la lessive indique que dès le milieu des années 1920 un grand nombre de foyers en étaient pourvus. La machine à laver apparaît aussi fréquemment que la lessiveuse à cette époque et en 1929 quarante-neuf ouvrières sur les cent de chez Ford interrogées possédaient une machine chez elles.

Ces machines ne réduisaient pas sensiblement le temps passé à faire la lessive car les cycles n'étaient pas automatiques et l'essorage devait se faire à la main. La ménagère devait les surveiller, les arrêter et les remettre en marche quand il le fallait, ajouter du savon, attacher parfois les tuyaux de vidange. Mais elles allégeaient tout de même la besogne ingrate du jour de lessive, ce qui n'était pas

---

6 - Aux fins d'éclairer l'historien, cette définition de la classe moyenne correspond à une réalité sociologique, qui n'est pas, je l'admets, très rigoureuse. Notre expérience contemporaine confirme qu'il existe des différences de classe que reflètent les magazines, et cette situation semble avoir aussi existé dans le passé. Sur cette question voir Robert S. Lynd et Helen M. Lynd, *Middletown: A Study in Contemporary American Culture* (New York, 1929) pp. 240-44, où il est question de la différence marquée existant entre les revues auxquelles sont abonnées les femmes appartenant au milieu des affaires par opposition aux femmes des milieux ouvriers ; Salme Steinberg, "The Reformer in the Marketplace" ; E.W. Bok et *The Ladies' Home Journal* (Ph.D. diss., John Hopkins University, 1973), où il est question des efforts conscients du propriétaire de la revue pour attirer une clientèle appartenant à la classe moyenne ; et Lee Rainwater et al., *Workingman's Wife* (New York, 1959) qui fut chargé par le propriétaire d'une revue s'adressant aux femmes d'ouvriers d'une étude explicative sur les différences d'attitude entre les femmes d'ouvriers et celles de la classe moyenne.

7 - *Historical Statistics of the United States, Colonial Times to 1957* (Washington, D.C. 1960) 510 p.

8 - Le fer à repasser au gaz, que pouvaient utiliser les femmes dont les logements étaient équipés de gaz naturel, constituait un progrès par rapport au vieux fer que l'on devait chauffer sur la cuisinière, mais il est mentionné si rarement dans les sources dont je me suis servie que je suis incapable de déterminer l'importance de sa diffusion.

9 - Hazel Kyrk, *Economic Problems of the Family* (New York, 1933) 368 p. faisait état d'une étude parue dans *Monthly Labor Review* 30 (1930) 1909-52.

sans importance (10). Les poudres à laver sont apparues sur le marché au début des années 1920, éliminant ainsi la nécessité d'avoir à râper et bouillir des pains de savon (11). Vers la fin des années vingt, le lundi devait être un jour beaucoup moins sombre pour les ménagères - et peut-être ne rien signifier du tout puisque avec un fer électrique, une machine à laver, et un chauffe-eau, il n'existait plus de raison de faire sa lessive en un seul jour.

Ces années vingt ont aussi été celles de la salle de bains (12) : comme pour la lessive, les routines de l'hygiène personnelle ont dû se transformer dans bien des foyers. L'on ajoutait de plus en plus de salles de bains dans les anciennes habitations, et elles figuraient d'office dans les nouveaux logements. Avant la guerre, les appareils de salle de bains (baignoires, lavabos, cuvettes de W.-C.) étaient fabriqués à la main en porcelaine et l'ensemble conçu spécialement pour le logement auquel il était destiné. Après la guerre, l'industrialisation s'en est mêlée : la fonte émaillée fut produite en série et les appareils standardisés. En 1921, l'on produisait pour 2,4 millions d'appareils sanitaires émaillés, chiffre inchangé depuis 1915. Deux ans plus tard, en 1923, le chiffre avait doublé pour atteindre 4,8 millions ; il était de 5,1 millions en 1925 (13). La première baignoire encastrée en fonte émaillée apparut sur le marché au début des années vingt. Dix ans plus tard, la salle de bains américaine atteignait sa forme standard : baignoire encastrée, sol et murs carrelés, tuyauterie en laiton, cuvette de toilette unique, un lavabo émaillé et une armoire à pharmacie, l'ensemble réunis dans une petite pièce dont les dimensions ne dépassaient pas souvent deux mètres carrés (14). C'est la pièce de la maison qui a évolué le plus rapidement : en moins de dix ans elle atteignait sa forme standardisée.

Avec les salles de bains sont apparus des dispositifs modernes de chauffage de l'eau : 61 pour cent des logements de Zanesville dans l'Ohio étaient dotés d'une plomberie interne avec chauffage d'eau central en 1926, et 83 pour cent des logements de plus de 2 000 à Muncie dans l'Indiana avaient l'eau courante chaude et froide en 1935 (15). Ces chiffres ne sont, sans doute, pas caractéristiques des petites villes américaines (ni même des grandes) de cette époque, mais ils concordent avec l'impression que l'on retire des magazines : après 1918, il est de plus en plus rare de trouver des allusions à de l'eau que l'on chauffe sur la cuisinière pour la lessive ou le bain.

De même, au cours des années vingt de nombreux logements furent équipés du chauffage central ; à Muncie, la plupart des maisons appartenant à la bourgeoisie d'affaires avaient le chauffage central installé en sous-sol en 1924 ; en 1935, les

---

10 - Bien que cette constatation née de l'intuition semble évidente, il existe des indications qu'elle pourrait être fautive. Des études entreprises sur l'énergie dépensée au cours des travaux ménagers démontrent que l'effort le plus considérable consiste à soulever le linge mouillé, tâche qui ne fut pas éliminée avec l'introduction des machines à laver. En outre, si l'introduction des machines servaient à augmenter la quantité totale de linge à laver, cela tendrait à réduire l'économie d'énergie que ces machines étaient censées procurer.

11 - Paru sur le marché en 1918, Rinso fut le premier savon en granulés. Lux Flakes existait depuis 1906 mais n'était pas destiné à un usage courant : il servait surtout à laver les tissus délicats. "Lever Brothers", *Fortune* 26 (Novembre 1940) : 95.

12 - Je tiens ces faits de Lynd et Lynd, p. 97. Il est évident que de nombreuses demeures américaines possédaient des salles de bains avant les années vingt, particulièrement dans les villes, et je n'ai pu trouver le moyen de déterminer si les années vingt ont connu un accroissement de ces commodités plus marqué qu'au cours des décennies précédentes. La situation dans les campagnes différait beaucoup de celle des villes : la Conférence présidentielle sur la Construction de Logements et l'Accès à la Propriété indiquait qu'à la fin des années vingt, 71 pour cent des familles urbaines recensées avaient des salles de bains, mais que ce chiffre tombait à 33 pour cent pour les familles rurales (John M. Gries et James Ford, ed., *Home-making, Home Furnishing and Information Services*, President's Conference on Home Building and Home Ownership, vol. 10 (Washington D.C., 1932, 13 p.).

13 - Les renseignements ci-dessus proviennent de Siegfried Giedion, *Mechanization Takes Command*, (New York, 1948), pp.685-703.

14 - Pour une description d'une salle de bains standard, voir Helen Sprackling, "The Modern Bathroom", *Parents Magazine*, 8 February 1933 : 25.

15 - Zanesville, Ohio and Thirty-six other Cities (New York, 1927), p. 65. Voir aussi Robert S. Lynd et Helen M. Lynd, *Middletown in transition*, (New York, 1936), p. 537. Middletown is Muncie, Indiana.

statistiques indiquaient que seulement 22,4 pour cent des logements d'une valeur supérieure à 2 000 étaient encore chauffés par une cuisinière (16). Il est difficile d'évaluer ce que ces changements pouvaient signifier en termes de nouvelles habitudes acquises par la ménagère moyenne. Sans doute les choses avaient-elles changé, mais il est difficile d'évaluer dans quelle mesure ces changements se traduisaient par une économie de peine ou de temps. Certaines corvées avaient été supprimées - tirer de l'eau, la réchauffer sur la cuisinière, entretenir le feu dans celle-ci - mais d'autres apparaissaient - en particulier celle d'avoir à nettoyer à fond une pièce de plus.

En revanche, les nouvelles habitudes associées à la nouvelle cuisine américaine - d'où la cuisinière à charbon a été bannie - sont évidentes. A Muncie en 1924, l'on faisait la cuisine au gaz dans deux foyers sur trois ; en 1935, la cuisine au charbon ou au bois ne se pratiquait que dans cinq pour cent des logements d'une valeur supérieure à \$ 2 000 (17). Après 1918 la publicité pour les cuisinières à charbon ou à bois disparut du *Ladies' Home Journal*, les fabricants ne fournissant que des modèles à gaz, au fuel ou à l'électricité. Les articles donnant des conseils aux ménagères sur la meilleure façon d'allumer, d'alimenter et d'entretenir un feu de bois ou de charbon disparurent également. On peut donc supposer sans risque de se tromper que la majorité des foyers de la moyenne bourgeoisie avait opté pour la nouvelle façon de cuisiner avant que la dépression ne s'installe. De profonds changements en résultèrent : outre la suppression de corvées telles que charger la cuisinière en combustible et en retirer les cendres, les nouveaux appareils étaient beaucoup plus faciles à allumer, à entretenir et à régler (même sans thermostats qui n'apparurent que plus tard) (18). Les cuisines étaient aussi plus faciles à nettoyer sans la poussière de charbon qui les envahissait : un journaliste du *Ladies' Home Journal* estimait qu'avec la suppression des cuisinières à charbon on y mettait moitié moins de temps (19).

Avec les nouvelles cuisinières arrivèrent de nouveaux aliments et de nouvelles habitudes alimentaires. Les conserves existaient sur le marché depuis le milieu du 19<sup>e</sup> siècle, mais n'entrèrent de manière appréciable dans l'alimentation de la moyenne bourgeoisie que vers les années vingt - s'il faut en croire les recettes données dans les livres de cuisine et les magazines féminins. En 1918, la gamme des aliments en conserve s'était considérablement élargie par rapport aux petits pois, maïs et purée de maïs et de fèves proposés au 19<sup>e</sup> siècle : une ménagère américaine avec suffisamment de moyens pouvaient acheter n'importe quel fruit ou légume et une gamme surprenante de mets déjà préparés en conserve - allant des spaghettis avec une sauce à la viande de Heinz à la langouste à la Newburg de Purity Cross. Dès le milieu des années vingt on ne faisait pratiquement plus de conserves chez soi et les recettes se trouvaient reléguées aux dernières pages de journaux féminins. Les femmes de la classe aisée de Muncie écrivaient que contrairement à leurs mères qui passaient jadis le plus clair de l'été et de l'automne à faire des conserves, elles-mêmes ne s'en donnaient guère plus la peine si ce n'était pour faire une gelée occasionnelle ou mettre quelques tomates en conserve (20). C'était aussi en partie dû aux changements intervenus dans les technologies de commercialisation des aliments ; l'usage de plus en plus étendu de wagons réfrigérés au cours de cette période garantissait la présence sur le marché de fruits et légumes frais à des prix raisonnables tout au long de l'année (21). Vers la même époque apparaissaient aussi sur les tables américaines les aliments instantanés : céréales pour le petit déjeuner, mélanges pour crêpes, bouillon cubes et desserts déjà conditionnés. Les pénuries du temps de guerre avaient habitués les Américains à se nourrir plus légèrement qu'auparavant ; en outre, l'on était moins nombreux aux repas puisque les hommes d'affaires commençaient à déjeuner au restaurant près de leur lieu de travail et les usines et écoles s'équiper de cantines, de sorte que l'on faisait moins de cuisine et lorsque l'on en faisait la tâche était plus simple (22).

La plupart des changements que nous venons de décrire - le passage de l'énergie

---

16 - Lynd and Lynd, *Middletown*, p. 98, et *Middletown in Transition*, p. 539.

17 - Lynd and Lynd, *Middletown*, p. 98 et *Middletown in Transition*, p. 562.

18 - Sur les avantages des nouvelles cuisinières, voir *Boston Cooking School Cookbook* (Boston, 1916), pp. 15-20; et Russel Lynes, *The Domesticated Americans* (New York, 1957) pp. 119-20.

19 - "How to save Coal While Cooking" *Ladies Home Journal* 25 (janvier 1908) 44.

20 - Lynd and Lynd, *Middletown*, p. 156.

21 - *Ibid.* : voir aussi "Safeway Stores," *Fortune* 26 (octobre 1940) 60.

22 - Lynd and Lynd, *Middletown*, pp. 134-35 et 153-54.

manuelle à l'énergie électrique, du charbon et du bois au gaz et au fuel pour la cuisine, du chauffage individuel de chaque pièce au chauffage central, de l'eau qu'il fallait pomper à l'eau courante - constituent d'immenses changements technologiques. Si une évolution de dimension semblable avait eu lieu soit dans la technologie fondamentale d'une industrie, dans la diffusion d'une telle technologie, ou dans la routine des ouvriers, on l'aurait depuis longtemps qualifiée de "révolution industrielle." Passer de la lessiveuse à la machine à laver n'est pas moins considérable que passer du métier à tisser à la main au métier à tisser électrique ; passer de la pompe à eau au robinet que l'on tourne n'est pas moins destructeur des habitudes traditionnelles que passer du calcul mental au calcul électronique. Il peut paraître bizarre de parler de "révolution industrielle" quand il s'agit de travaux ménagers, bizarre parce que nous parlons de la technologie de choses aussi familières, et bizarre aussi parce que nous ne sommes guère habitués à considérer les ménagères comme une catégorie de main-d'œuvre ni à classer les tâches qu'elles accomplissent parmi les matières premières de l'économie. Cependant, je pense que le terme est tout à fait approprié.

À cet égard, d'autres questions se présentent à l'esprit, questions que nous ne manquerions pas de poser s'il s'agissait des ouvriers du textile en Grande-Bretagne au début du 19<sup>e</sup> siècle, par exemple, mais que nous n'avons jamais songé à poser à propos des ménagères américaines au cours du 20<sup>e</sup> siècle. Qu'est devenue cette catégorie de travailleurs lorsque la technologie de leurs instruments de travail a été bouleversée ? Des changements structurels sont-ils apparus ? A-t-on créé de nouveaux emplois nécessitant de nouvelles compétences ? Pouvons-nous discerner des idéologies nouvelles qui influencent le comportement de ces travailleurs ?

La réponse à toutes ces questions semble bien être affirmative, aussi surprenant que cela puisse paraître. Il y a bien eu des changements structurels marquants au sein de cette main-d'œuvre, changements qui ont alourdi le travail et élargi l'éventail des tâches des travailleurs restants. De nouveaux emplois ont bien été créés nécessitant de nouvelles capacités ; sans être physiquement pénibles, ces emplois réclament peut-être autant de temps que ceux qu'ils ont remplacés. De nouvelles idéologies sont bien apparues, idéologies qui ont renforcé l'évolution du comportement, évolution qui nous aurait surpris si nous avions suivi le modèle du sociologue à la lettre. Les femmes de la moyenne bourgeoisie qui ont été les premières à ressentir l'impact de la nouvelle technologie ménagère, n'ont pas envahi les tribunaux de divorce ni le marché du travail ni les forums de la contestation politique au cours des années qui ont immédiatement suivi la révolution dans leur travail. Elles étaient bien trop occupées à stériliser des biberons, à accompagner leurs enfants à des cours de danse et de musique, à prévoir des repas équilibrés, à faire des emplettes, à étudier la psychologie infantile et à coudre à la main des rideaux aux couleurs coordonnées - corvées que le modèle sociologique n'avait apparemment pas prévu.

Le changement important dans la structure ouvrière des foyers a été la disparition des servantes rétribuées ou non (filles et tantes non mariées ainsi que grands-parents entrent dans cette dernière catégorie) et l'imposition de toutes les tâches sur la ménagère elle-même. Laissant pour l'instant de côté la question de savoir ce qui en a été la cause et ce qui en a été l'effet (la disparition de la servante a-t-elle créé la demande d'une nouvelle technologie, ou est-ce la nouvelle technologie qui a fait passer la servante de mode ?). Le phénomène lui-même est assez facilement documentable. Avant la Première Guerre mondiale lorsque les journaux féminins publiaient des illustrations de femmes s'adonnant à des tâches ménagères, il s'agissait très souvent de servantes. La dame de la maison, elle, était plutôt montrée en train d'être servie, ou bien surveillant le service, ou bien ajoutant de menus détails élégants au travail déjà fait. Les bonnes d'enfants langeaient les bébés, les couturières faisaient les ourlets, les serveuses servaient les repas, les blanchisseuses faisaient la lessive et les cuisinières préparaient les repas. Au terme des années vingt, les servantes avaient disparu de ces illustrations : toutes ces tâches étaient faites par les ménagères elles-mêmes - élégantes, soignées et bien coiffées, sans doute, mais ménagères tout de même. Si nous étions tentés de mettre en doute la fidélité de l'image publicitaire quant aux changements de structure intervenus, il existe d'autres moyens de les corroborer. Les illustrateurs, apparemment, savaient de quoi ils dessinaient. Statistiquement le nombre des employés de maison dans l'ensemble du pays est tombé de 1 851 000 en 1910 à 1 411 000 en 1920 alors que le nombre des foyers recensés en même temps passait de 20,3 millions à 24,4 millions (23). Dans

1 000 habitants est tombé de 98,9 en 1900 à 58,0 en 1920 (24). Selon les femmes de la bourgeoisie d'affaires de Muncie, elles payaient environ moitié moins d'heures de travail domestique que leurs mères avant elles (25).

Dans la cas où ces statistiques ne nous convaintraient pas (en effet les statistiques sur le travail domestique sont particulièrement difficiles à établir, la main-d'œuvre étant souvent fluctuante, employée à mi-temps ou simplement non signalée) nous avons la possibilité de consulter les articles qui traitent du problème des servantes, de la disparition des domestiques non rétribués, de l'architecture des cuisines et de la place de ces dernières dans la maison. Tous ces éléments convergent vers la même conclusion : il était difficile de trouver des domestiques qualifiés ; leur salaire avait augmenté et leur nombre diminué ; les habitations n'avaient plus de chambres de bonne ; les filles et les tantes non mariées trouvaient des emplois en ville ; les cuisines étaient conçues pour les maîtresses de maison et non pour les domestiques (26). La première maison dotée d'une cuisine qui n'était pas une pièce totalement à part fut conçue par Frank Lloyd Wright en 1934 (27). En 1937, Emily Post inventa un nouveau personnage pour ses livres d'étiquette : Madame-à-tout-faire qui cuisine, sert à table et reçoit les invités (28). Il devait y en avoir beaucoup de son espèce dans les années vingt.

A mesure que diminuait le nombre des aides au foyer, les tâches domestiques augmentaient. La maîtresse de maison de la moyenne bourgeoisie devait se montrer compétente dans maints domaines qui n'avaient jamais auparavant été de son ressort ou n'avaient jamais existés. L'exemple le plus frappant a trait à son rôle de mère. Elle a moins d'enfants que sa mère mais elle doit leur prodiguer des soins que sa mère n'aurait jamais imaginés : préparer les biberons selon une formule spéciale, les stériliser, peser les bébés, les maintenir isolés et en chambre lorsqu'ils ont la moindre indisposition, s'entretenir fréquemment avec les professeurs des plus grands, les conduire à leurs cours de danse, de musique, à leurs réunions (29).

Cette nouvelle attitude ne devait rien à Freud : ce n'est pas parce qu'elles craignaient les traumatismes de la séparation que les mères consacraient plus de temps à leurs enfants, mais parce qu'elles ne trouvaient pas de bonnes compétentes. Les nouvelles théories sur l'éducation exigeaient une attention constante prodiguée par des personnes bien informées - disposées et capables de se tenir au courant des dernières découvertes sur la nutrition, la prévention des maladies contagieuses ou les technologies de la psychologie du comportement. Ces personnes ne pouvaient être que la mère.

l'Indiana, le rapport entre foyers et servantes est passé de 13,4/1 en 1890 à 30,5/1 en 1920 et dans l'ensemble du pays le nombre des domestiques rétribués pour

---

24 - Pour des renseignements sur l'Indiana, voir Lynd et Lynd, *Middletown*, p. 169. Pour des renseignements à l'échelle nationale, voir D.L. Kaplan, et M. Claire Casey, *Occupational Trends in the United States, 1900-1950*. U.S. Bureau of the Census Working Paper n° 5 (Washington D.C., 1958) table 6. La chute extrême du nombre des domestiques entre 1910 et 1920 donne une certaine véracité à l'idée que le facteur démographique a agi comme un stimulant de la révolution industrielle au foyer.

25 - Lynd and Lynd, *Middletown*, p. 169.

26 - Sur la disparition des tantes et des filles non mariées, et des grands-parents, voir Lynd and Lynd, *Middletown*, pp. 25, 99 et 110; Edward Bok, "Editorial" *American Home* 1 (octobre 1928): 15; "How to buy Life Insurance," *Ladies' Home Journal* 45 (mars 1928) : Des plans de maison paraissaient tous les mois dans *American Home*, qui a commencé sa publication en 1928. Sur la conception des cuisines, voir Giedion, pp. 603-21; "Editorial, *Ladies' Home Journal* 45 (avril 1928): 36; publicité pour les armoires de cuisine de Hoosier, *Ladies' Home Journal* 45, (avril 1928): 117. Les articles sur le problème des domestiques sont : "The Vanishing Servant Girl" *Ladies' Home Journal*, 35 (mai 1918): 48; "Housework", Then and Now, *American Home* 8 (juin 1932): 128; *The Servant Problem*, *Fortune* 24 (mars 1938) : 80-84; et *Report of the YWCA Commission on Domestic Service* (Los Angeles).

27 - Giedion, p. 619. La nouvelle cuisine de Wright a été installée dans le Malcolm Willey House, Minneapolis.

28 - Emily Post, *Etiquette: The Blue Book of Social Usage*, 5<sup>e</sup> éd. révisée (New York, 1937), p. 823.

29 - Cette analyse est fondée sur plusieurs articles traitant de l'éducation des enfants qui parurent à l'époque dans *Ladies' Home Journal*, *American Home*, et *Parents' Magazine*. Voir aussi Lynd and Lynd, *Middletown*, chapitre 11.

La consommation des biens économiques constitue un autre exemple de l'élargissement du rôle de la ménagère : les nouvelles tâches, comme celles ayant trait à l'éducation des enfants, n'étaient pas nécessairement physiquement pénibles, mais elles exigeaient beaucoup de temps et l'acquisition de nouvelles compétences (30). Economistes et rédacteurs de journaux féminins s'efforçaient d'enseigner aux ménagères la manière sage de dépenser leur argent. Ils prétendaient que, élevées par des mères qui n'avaient jamais eu à acheter elles-mêmes du linge de maison et autres choses de ce genre, les ménagères modernes ne savaient pas acheter et il fallait donc leur en enseigner l'art. En outre, leurs mères n'avaient pas été habituées à la grande variété de marchandises proposées maintenant sur le marché ; les nouvelles ménagères devaient, ainsi, apprendre non seulement à être des consommatrices, mais des consommatrices avisées (31). De nombreux observateurs contemporains estimaient que les achats, et les achats avisés, occupaient une part de plus en plus grande du temps des ménagères (32).

Ces observateurs étaient aussi d'avis que les normes d'hygiène dans la maison se sont aussi modifiées au cours des années vingt (33). La découverte du "microbe dans la maison" a engendré une manie presque fétichiste de la propreté. La quantité et la fréquence des lessives a probablement augmenté, le linge de corps et les draps étant changés plus souvent, les vêtements des enfants étant confectionnés de plus en plus en tissus lavables et les chemises d'homme n'étant plus dotés de cols et de poignets détachables (34). Il est malheureusement difficile de se référer à une documentation précise pour étayer la véracité de tels changements car il s'agit de faits assez insignifiants aux yeux des gens pour se mériter aucun commentaire. Il est vraisemblable que le niveau de propreté ne soit élevé mais il s'agit d'une affirmation non vérifiable.

Quoi qu'il en soit, nous disposons de diverses études qui démontrent un fait assez surprenant : les ménagères bien équipées passaient autant de temps à des tâches domestiques que celles qui ne l'étaient pas ; en d'autres mots, comme pour d'autres travaux, les tâches ménagères ont tendance à enfler pour occuper le temps disponible (35). Une étude comparative du temps hebdomadaire passé à accomplir des tâches ménagères faite sur 288 familles rurales et 154 familles urbaines de l'Oregon en 1928 révéla que les femmes d'agriculteurs y passaient 61 heures et les femmes des villes 63,4 heures. Des résultats presque identiques apparurent dans un sondage effectué par le Département américain de l'Agriculture des familles choisies dans divers Etats (36). S'il avait fallu se fier au modèle sociologique, les ménagères des villes qui devaient disposer plus facilement des avantages de la spécialisation et de l'électrification, auraient dû passer beaucoup moins de temps à leurs travaux que leurs sœurs des champs. Mais le même phénomène fut constaté juste après la Seconde Guerre mondiale par les économistes de Bryn Mawr College : 60,55 heures passées par les ménagères des campagnes, 78,35 heures par les femmes des petites villes, 80,57 heures par les femmes des grandes villes - résultats exactement contraires à

---

30 - John Kenneth Galbraith a noté l'apparition de la femme en tant que consommatrice dans *Economics and the Public Purpose* (Boston 1973) pp. 29-37.

31 - L'on note une réduction sensible des patrons de couture offerts par les magazines féminins dans les années vingt; les patrons furent remplacés par des articles sur "ce que l'on peut trouver dans les magasins cette saison". Sur l'éducation du consommateur voir, par exemple, "How to Buy Towels", *Ladies' Home Journal* 45 (février 1928) : 134; "Buying Table Linen" *Ladies' Home Journal* 45 (mars 1928) : 43; et "When the Bride Goes Shopping", *American Home* (janvier 1928) : 370.

32 - Voir, par exemple, Lynd et Lynd, *Middletown*, pp. 176 et 196; et Margaret G. Reid, *Economics of Household Production* (New York, 1934) chap. 13.

33 - Voir Reid, pp. 64-68; et Kyrk, p. 98.

34 - Voir la publicité pour Cleanliness Institute - "Self-respect thrives on soap and water", *Ladies' Home Journal* 45 (février 1928) : 107. Sur quand changer les draps, voir "When the Bride Goes Shopping", *American Home* 1 (janvier 1928) : 370. Sur comment laver les vêtements des enfants, voir, "Making a Layette", *Ladies' Home Journal* 45 (janvier 1928) : 20; et Josephine Baker, "The Youngest Generation", *Ladies' Home Journal* 45 (mars 1928) : 185.

35 - J'examine ce point assez longuement dans mon étude "What did Laborsaving Devices Really Save?" (non publiée).

36 - Ainsi qu'il est indiqué dans Kyrk, p. 51.



1

Je vous en supplie, Madame! donnez-moi une cuisine au gaz! Avec ces vieux fourneaux à charbon *on étouffe pendant l'été* : on est tout le temps à allumer et rallumer le feu, qu'il s'agisse de cuire un œuf aussi bien qu'un bœuf. Quand on souffle le charbon, toute la poussière s'envole dans les casseroles : on est toujours sale, sans compter qu'il faut être toujours sur le chemin de la cave pour chercher du combustible, ce qui fait perdre beaucoup de temps. Quand on grille de la viande ou du poisson, les *gouttes de graisse tombent dans le feu* et une odeur infernale empoisonne la maison et la viande elle-même, qui perd un *bon cinquième de son poids*, par dessus le marché, ce qui fait que les plus beaux morceaux n'ont plus l'air de rien. Je vous en prie, donnez-moi une cuisine au gaz!

ce que l'on pourrait attendre (37). Une récente étude passant en revue les résultats recueillis entre 1920 et 1970 arrive à la conclusion que le temps passé à des tâches ménagères par des femmes ne travaillant pas au-dehors est demeuré remarquablement constant pendant toute cette période (38). Tous ces résultats mènent à la même conclusion : la mécanisation des foyers a diminué le temps consacré à certains travaux, mais il s'en est ajouté d'autres et, dans certains cas - notamment le blanchissage - le temps passé à des tâches traditionnelles a augmenté parce que les critères sont devenus plus exigeants. Les avantages de la mécanisation seraient ainsi plus douteux qu'il n'y paraîtrait de prime abord.

A mesure que la fonction de ménagère se modifiait, les idéologies s'y rapportant changeaient aussi : on note une différence perceptible dans l'attitude des femmes vis-à-vis des travaux ménagers avant et après la Première Guerre mondiale (39). Avant la guerre, être obligé de faire le ménage dans une maison sans domestiques était considéré comme une corvée temporaire qu'il fallait subir jusqu'à ce qu'une servante qualifiée se présente. Après la guerre, les mentalités changèrent : il ne s'agissait plus de corvée mais d'une chose toute différente où l'émotivité jouait un rôle. Faire la lessive ne se réduisait pas seulement à cet acte banal : on en faisait une profession d'amour ; la ménagère qui aimait véritablement sa famille la protégeait de l'embarras qu'elle pourrait éprouver à porter du linge grisâtre. Nourrir sa famille était un moyen pour la maîtresse de maison d'exprimer son sens artistique et d'encourager des sentiments familiaux de loyauté et d'affection. Langer le bébé était un moment privilégié par lequel on fortifiait le sens de sécurité de l'enfant et son amour pour sa mère. Nettoyer le lavabo de la salle de bains était un exercice de maternité protectrice pour la ménagère qui protégeait ainsi sa famille des maladies. Il n'était pas possible de déléguer des tâches si chargées d'émotivité à des servantes, à supposer même que l'on ait pu en trouver de qualifiées.

Les femmes qui faillaient à ces tâches ménagères étaient forcées de se sentir coupables. S'il fallait choisir un mot pour caractériser l'humeur des magazines féminins des années 1920, ce serait le mot de "culpabilité". Les lectrices des meilleurs de ces journaux paraissaient souffrir d'un sentiment de culpabilité une bonne partie du temps et quand elles ne se sentaient pas coupables, elles se sentaient embarrassées : coupables quand leur enfant n'avait pas pris suffisamment de poids, embarrassées si les tuyaux de vidange étaient bouchés, coupables si leurs enfants se rendaient à l'école en vêtements sales, coupables si tous les germes cachés derrière le lavabo n'étaient pas extirpés, coupables si elles n'avaient pas su déceler les signes précurseurs d'un rhume, embarrassées si on leur reprochait une odeur corporelle, coupables si leurs fils allaient à l'école sans un bon petit déjeuner dans le ventre, coupables si leurs filles n'avaient pas de succès parce que leurs robes étaient démodées, ou mal repassées, ou encore - Dieu les en préserve - sales. Jadis les femmes culpabilisaient si elles abandonnaient leurs enfants ou se montraient trop affectueuses. Au cours des

---

37 - Département d'Economie Sociale de Bryn Mawr College, *Women During the War and After* (Philadelphia, 1945); et Ethel Goldwater, *Woman's Place. Commentary 4* (décembre 1947) : 578-85.

38 - Johann Vanek, "Keeping Busy" : Time Spent in Housework, United States, 1920-1970 (Ph.D. diss., University of Michigan, 1973.) Vanek parle d'une moyenne de 53 heures par semaine pendant l'ensemble de la période. Ce chiffre est beaucoup plus bas que les chiffres indiqués plus haut, car chaque étude sur les heures passées à faire le ménage se fonde sur une base différente, incorpore diverses activités sous l'égide de tâches ménagères et des méthodes différentes pour indiquer le temps passé; les études de Bryn Mawr et de l'Oregon sont utiles par leurs chiffres comparatifs mais ne peuvent être facilement comparées.

39 - Cette analyse se fonde sur mes lectures des magazines féminins destinés aux classes moyennes entre 1918 et 1930. Pour une documentation détaillée voir mon étude "Two Washes in the Morning and a Bridge Party at Night: The American Housewife Between the Wars" *Women's Studies* (sous presse) (actuellement publiée dans *Women's Studies*, III (1976) : 147-72. Il est possible que l'apparition du sentiment de culpabilité en tant que point fort de la publicité soit davantage le résultat de nouvelles techniques mises au point par l'industrie de la publicité que le résultat d'un changement d'attitude de l'audience - une possibilité qui m'a échappé lorsque je faisais les recherches initiales pour cette étude. Voir A. Michael McMahon, "An American Courtship : Psychologists and Advertising Theory in the Progressive Era," *American Studies* 13 (1972).



5

**USAGES DOMESTIQUES.** — C'est la nuit : Monsieur, Madame ou Bébé se trouve malade. Vite, il faut de l'eau chaude ou du thé. S'il vous faut allumer du charbon (en supposant qu'il y en ait de monté de la cave), vous allez perdre un temps précieux et vous faire une bile énorme. Au lieu qu'avec votre gaz, crac ! vous tournez un robinet et vous avez de l'eau chaude ou du thé en deux minutes. Ah ! c'est dans ces moments-là qu'on apprécie le prix du gaz !

années qui suivirent la Première Guerre mondiale, les femmes américaines culpabilisaient si elles envoyaient leurs enfants à l'école en chaussures'écoulées. Entre les deux formes de culpabilité il existe un monde de différence.

Revenons un instant au modèle sociologique qui a été notre point de départ. Selon ce modèle, l'évolution des tâches ménagères irait de pair avec deux indicateurs marquants du changement social : le taux des divorces et le taux de participation des femmes mariées à la vie active. Il en a peut-être été ainsi, mais cette évolution ne se reflète certainement pas dans les magazines féminins des années vingt et trente : telle qu'elles sont idéalisées dans ces magazines, le divorce et le travail à plein temps ne font pas partie du style de vie des femmes de la moyenne bourgeoisie.

Des changements sociaux accompagnent, certes, l'introduction au foyer des technologies modernes mais il ne s'agit pas des changements prévus par les sociologues fonctionnalistes. A ce sujet une analyse attentive des données statistiques corrobore l'impression donnée par les magazines. Le taux des divorces s'était élevé entre les deux guerres, mais moins rapidement au sein des classes moyennes et supérieures (lesquelles profitaient davantage, pouvait-on penser, de la nouvelle technologie) que des classes inférieures. En se fondant sur tous les indicateurs du statut socio-économique tels que revenus, prestige de l'emploi du mari, éducation - l'on constate que le taux des divorces est plus élevé dans la tranche socio-économique la plus basse - et c'est un phénomène constant à travers les âges (40).

Le rapport supposé entre une meilleure technologie dans les foyers et la participation des femmes mariées à la vie active semble aussi douteux et pour les mêmes raisons. Le facteur socio-économique qui joue le plus grand rôle dans le travail des femmes est celui des revenus du mari et plus ce revenu est élevé moins la femme sera susceptible de travailler (41). La participation des femmes à la vie active a augmenté au cours des années vingt mais surtout du fait de l'afflux des femmes célibataires. La participation des femmes mariées a très peu augmenté au cours de ces années et a surtout eu lieu dans les usines - précisément là où il était le plus improbable de trouver les femmes de la moyenne bourgeoisie (celles, justement, qui devraient jouir le plus des nouvelles technologies au foyer) (42). S'il devait y avoir un rapport nécessaire entre l'amélioration de la technologie au foyer et l'un ou l'autre de ces indicateurs sociologiques, il aurait fallu que les données soient à l'inverse de ce qui s'est passé en réalité : les femmes appartenant aux classes sociales supérieures auraient moins à faire chez elles et auraient donc dû être plus (et non moins) disposées à rechercher un emploi salarié ou le divorce.

Ainsi donc, en ce qui concerne la ménagère américaine appartenant à la moyenne bourgeoisie entre les deux guerres, les changements sociaux sur lesquels nous avons une documentation, ne sont pas ceux que le sociologue fonctionnaliste prévoit : au lieu d'une évolution du nombre des divorces ou de la participation à la vie active nous trouvons des changements de structure dans la main-d'œuvre elle-même, ses capacités et son idéologie. Ces changements sociaux vont de pair avec une série de changements technologiques ayant trait aux équipements utilisés pour accomplir le travail. Quel rapport existe-t-il entre ces deux séries de phénomènes ? Est-il possible de prouver une causalité quelconque ou la direction prise par cette causalité ? La diminution du nombre de foyers employant des domestiques est-elle une cause ou une conséquence de la mécanisation de ces mêmes foyers ? Les deux hypothèses sont, après tout, possibles.

La difficulté de trouver des servantes et les salaires élevés demandés pourraient avoir stimulé la demande pour des équipements ménagers au moment où l'acquisition de nouveaux appareils inclinait les ménagères à se passer des servantes disponibles sur le marché. Existe-t-il des moyens par lesquels

---

40 - Pour un résumé des publications parues sur les taux de divorce différentiels, voir Winch, p.706; et William J. Goode, *After Divorce* (New York, 1956) p. 44. Les études les plus anciennes démontrant ce taux différentiel parurent en 1927, 1935 et 1939.

41 - Pour un résumé des publications sur la participation des femmes mariées à la vie active, voir Juanita Kreps, *Sex in the Marketplace: American Women at Work* (Baltimore, 1971), pp. 19-24.

42 - Valerie Kincaid Oppenheimer, *The Female Labor Force in the United States*, Population Monograph Series, n° 5 (Berkeley, 1970), pp. 1-5; et Lynd and Lynd, *Middletown*, pp. 124-27.

l'historien pourrait aider à résoudre ces questions ?

Pour établir la causalité, nous devons trouver le lien qui relierait les deux types de phénomène, un mécanisme qui aurait, dans la vie réelle, déclenché la causalité. A cet égard, l'agent qui serait intervenu pour relier changements sociaux et technologiques, vient immédiatement à l'esprit : il s'agit du publicitaire - terme qui recouvre à la fois le fabricant des nouveaux produits, l'agent qui est chargé de les promouvoir et le périodique qui publie l'image promotionnelle. Tous les nouveaux équipements et les nouveaux aliments offerts aux foyers américains étaient fabriqués et commercialisés par de grandes compagnies qui avaient investi des sommes considérables dans leur production : General Electric, Procter Gamble, General Foods, Lever Brothers, Frigidaire, Campbell's, Del Monte, American Can, Atlantic & Pacific Tea - toutes firmes bien établies au moment de la révolution dans les foyers. Elles étaient toutes en mesure de promouvoir la vente de leurs nouveaux produits et services par des campagnes nationales de publicité. Et, en effet, elles y consacrèrent des sommes considérables : une des raisons de l'expansion de la presse féminine dans les années vingt fut, sans doute, l'explosion de revenus provenant des publicitaires (43).

Ces campagnes publicitaires nationales ont sans doute constitué un stimulant puissant aux changements sociaux qui sont intervenus dans le domaine de la main-d'œuvre ménagère : si les annonceurs n'ont probablement pas initié les changements ils les ont sûrement encouragés. La majorité de ces campagnes ont manifestement abouti ; c'est sans doute qu'elles devaient toucher au cœur des préoccupations des ménagères américaines. Les annonces publicitaires pour appareils ménagers précisait qu'en achetant l'un ou l'autre de ces produits, on pourrait renvoyer la bonne, consacrer plus de temps à ses enfants ou disposer d'un après-midi de libre pour faire des courses (44). De même, de nombreuses annonces jouaient sur les sentiments d'embarras et de culpabilité que l'on associait à présent aux travaux ménagers. Les sociétés Ralston, Cream of Wheat et Ovaltine n'étaient pas personnellement responsables de la manie qui sévissait de peser les enfants et les bébés à tout propos (après chaque repas pour les nouveau-nés, tous les jours pendant l'enfance, toutes les semaines par la suite), mais les fabricants n'ont pas hésité à profiter du sentiment de culpabilité que les femmes ressentaient si leur rejeton n'arrivait pas à gagner le poids requis (45). Et les premières tentatives pour encourager des pratiques de consommation "avisées" ont été souvent le fait de grandes sociétés et des magazines qui sollicitaient leurs annonces : ventes par correspondance, services "d'essais de produits", brochures pseudo-informatives et autres gadgets promotionnels poussaient à la consommation sous le couvert de conseils sur la façon de devenir un consommateur avisé (46).

On pourrait donc dire que les publicitaires ont été les "idéologues" des années vingt puisqu'ils encouragèrent - comme tout idéologue qui se respecte - une évolution sociale très spécifique. Il n'est pas étonnant que les changements intervenus soient justement ceux qui pourraient réjouir les annonceurs et garnir leurs bourses : moins de domestiques signifiait une demande accrue pour des appareils permettant une économie de peine, moins les femmes auraient de

---

43 - Sur l'importance prise par les magazines féminins (taille, nombre et influence) au cours des années vingt, voir Lynd et Lynd, *Middletown* pp. 150 et 240-44.

44 - Voir, par exemple, les campagnes de publicité de General Electric et Hotpoint de 1918 à la fin des années vingt; les deux campagnes soulignent la possibilité de voir les appareils électriques remplacer avantageusement les domestiques.

45 - L'observation attentive du poids des enfants est née de l'initiative des autorités médicales, des gouvernements nationaux et locaux, et des services de sécurité sociale dans le cadre d'une campagne pour améliorer la santé des enfants qui commença aux environs de la Première Guerre mondiale.

46 - Ces pratiques se retrouvent partout. *American Home*, par exemple, publié par Doubleday, aidait les annonceurs en publiant une liste de dépliant que les lecteurs pouvaient se procurer pour recevoir des informations sur les produits; en consacrant une demi-page à un index des annonceurs; en nommant spécifiquement les fabricants et la liste des prix dans des articles traitant de produits et de services; en réservant presque un quart du magazine à un guide d'achats par correspondance qui n'était pas (du moins ostensiblement) une publicité payée; et en engageant ses lecteurs à acheter de nouveaux produits.

domestiques et plus elles auraient besoin d'appareils leur permettant d'économiser peine et temps ; plus elles auraient de tâches ménagères à accomplir et plus elles seraient disposées à acheter des produits spécialisés ; plus elles se sentiraient coupables ou embarrassées de n'avoir pas réussi dans leur tâche et plus elles seraient sensibles aux produits censés minimiser leur échec. Des ménagères heureuses travaillant toute la journée au sein de familles unies dépensent beaucoup d'argent pour préserver leur foyer ; les femmes divorcées ou qui travaillent ne sont pas aussi motivées. Les annonceurs n'ont peut-être pas créé l'image de la ménagère américaine idéale qui a dominé les années vingt - celle qui, joyeuse et habile, maintient sa famille dans un état de bonheur et de santé perpétuel - mais ils ont certainement contribué à la perpétuer.

Le rôle de l'annonceur en tant que chaînon reliant l'évolution sociale et l'évolution technologique ne constitue à ce stade qu'une hypothèse que rien ne vient étayer si ce n'est son caractère plausible. Des recherches plus approfondies pourraient lui donner corps, mais ne résoudraient pas la question de la cause et de l'effet - si tant est que l'on puisse la résoudre jamais. Il semble plus probable dans ce cas, comme dans bien d'autres, que cause et effet sont indissociables, qu'il existe une action réciproque entre les changements sociaux que vivaient les femmes mariées et les changements technologiques intervenant dans leurs foyers. Sous cet angle, la disparition des servantes compétentes devient un des facteurs de stimulation de la mécanisation à domicile, et celle-ci devient un facteur (et non le seul) expliquant la disparition des servantes. De même l'appel aux émotions devient à la fois cause et effet de la mécanisation des tâches ménagères ; et l'augmentation du temps passé à de nouvelles tâches devient la cause et l'effet de l'introduction de dispositifs destinés à gagner du temps. Par exemple, le temps consacré aux enfants du fait de la pression sociale a probablement entraîné la décision d'acheter ces dispositifs ; une fois achetés, ces derniers auraient pu, en effet, être utilisés pour faire gagner du temps - mais souvent ne le furent pas.

Si l'on exclut la question de la causalité, l'exemple des tâches ménagères peut encore nous apporter des enseignements sur le problème général de la technologie et de l'évolution sociale. Le modèle sociologique offert pour expliquer l'impact de la technologie moderne sur la vie familiale nécessite un dépoussiérage : pour la famille américaine non rurale et appartenant à la bourgeoisie moyenne du 20<sup>e</sup> siècle, les changements sociaux ne sont pas ceux que prévoit le modèle sociologique. Dans ces familles, les fonctions d'un membre au moins, la maîtresse de maison, ont augmenté et non diminué ; et il n'y a pas eu dissolution de la vie familiale.

Nos idées toutes faites sur l'évolution d'une catégorie spécifique de la main-d'œuvre sous le pression des changements technologiques doivent être quelque peu révisées. La mécanisation et la rationalisation des industries entraînent, pensons-nous, des modifications structurelles de la main-d'œuvre : différenciation, spécialisation des ouvriers, importance accrue de la direction, disparition du contexte émotionnel dans lequel le travail s'accomplit. Dans le cas du travail ménager, ces notions sont inversées. La main-d'œuvre devient moins différenciée à mesure que domestiques, filles non mariées, tantes célibataires et grands-parents quittent le foyer et que les corvées jadis exécutées à l'extérieur (blanchisseries, services de livraison, laitiers) le sont désormais par la maîtresse de maison. Le travailleur perd sa spécialisation, la nouvelle ménagère assumant désormais la responsabilité de tous les aspects de la vie dans la maison, du récurage de la cuisine à la lecture des derniers livres parus sur la psychologie infantine.

La ménagère est un des derniers travailleurs non spécialisés restant aux Etats-Unis - véritable femme-à-tout-faire à une époque où les maîtres Jacques ont disparu. A mesure que son travail se généralisait, la ménagère se prolétarisait : auparavant elle dirigeait le travail d'autres ouvriers qui lui étaient subordonnés ; désormais elle est tout à la fois directrice et ouvrière. Ses fonctions de directrice n'ont pas entièrement disparues, mais elles ont certainement diminuées et sont remplacées par un simple travail manuel : la bourgeoise, bien éduquée a cessé d'être un chef du personnel et est devenue chauffeur, femme de ménage et cuisinière au débotté. Les implications de ce phénomène, la prolétarianisation d'une main-d'œuvre qui se voyait jadis dans une position de direction, mérite qu'on s'y arrête plus longuement qu'il n'est possible ici car je soupçonne que cela expliquerait certains aspects du mouvement de libération de la femme des années 60 et 70 qui sont demeurés obscurs : pourquoi, par exemple, ce mouvement tire-t-il le principal de sa force de groupes sociaux et économiques qui, en surface du moins, semblent en avoir le moins besoin - femmes blanches, de bonne éducation et appartenant aux classes moyennes.

Finalement, au lieu de désensibiliser les émotions se rattachant aux tâches ménagères, la révolution industrielle au foyer semble avoir accentué le contexte émotionnel dans lequel le travail s'accomplit, au point que la femme ne se retrouve que dans la réussite de tâches telles que la disposition de morceaux de fruits pour former une tête de clown à la surface d'une salade. Cette maladie sociale pénétrante que Betty Friedan qualifie de "problème qui n'a pas de nom", s'est développée non chez les travailleurs qui ne trouvaient aucune satisfaction émotionnelle dans l'accomplissement de leur tâche, mais chez celles qui découvriraient que leur travail se trouvait investi d'un poids émotif hors de proportion avec la valeur inhérente qu'il pouvait avoir : "Combien de temps, se plaît à demander une de mes amies pourrions-nous continuer à croire que nous aurons des orgasmes en lessivant le sol de la cuisine?"



**BLANCHISSEUSES.** — Un vieux proverbe dit qu'il faut laver son linge sale en famille. Moi, j'aime mieux les blanchisseuses, ces jolies filles aux manches retroussées qui passent leur vie à éreinter nos faux-cols sous prétexte de les rendre raides comme la Justice. C'est chez elles que le Gaz rend des services pour chauffer dans le fourneau spécial les fers à repasser, plisser, tuyauter, etc. C'est bien moins chaud et bien moins cher que l'ancien charbon. Il y a donc tout bénéfice.

(N.B.: On se reportera avec fruit à l'article de Barbara EHRENREICH et Deirdre ENGLISH "La Science, le travail et la ménagère: l'organisation du travail domestique dans l'Amérique des années 1900"; in: RECHERCHES n° 29, décembre 1977. L'haleine des faubourgs, qui sur le même sujet développe un point de vue beaucoup plus féministe - N.D.L.R.).